

# Les « interdictions philosophiques » (Avant-propos à un ouvrage sur Popper, rédigé en collaboration avec Enrique Eduardo Mari)

Pierre Raymond

Volume 5, Number 1, avril 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/203092ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/203092ar>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

## ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this document

Raymond, P. (1978). Les « interdictions philosophiques » (Avant-propos à un ouvrage sur Popper, rédigé en collaboration avec Enrique Eduardo Mari). *Philosophiques*, 5(1), 181–188. <https://doi.org/10.7202/203092ar>

## LES « INTERDICTIONS PHILOSOPHIQUES »

(Avant-propos à un ouvrage sur Popper,  
rédigé en collaboration avec Enrique Eduardo MARI)

par Pierre Raymond

On conçoit aisément que les tentatives d'édification d'une philosophie matérialiste qui ne soit ni une métaphysique ni une « logique de la science » mettent en rage les partisans de la philosophie de la logique. Parmi eux, un néo-positiviste, Carnap, disait déjà en 1931, dans *La science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage*, que toute philosophie n'a le choix qu'entre ces deux voies, et que la première, la métaphysique, est dépourvue de sens. Par « métaphysique », il entendait cette orientation de la philosophie qui est à « la recherche de la vérité » dans des domaines privilégiés (Dieu, l'âme, le Monde comme tout, l'être . . .) où pour parvenir à ses fins, elle pourrait se passer de l'expérience. Toute philosophie qui ne serait pas une méthodologie des sciences « exactes » ne pourrait être qu'une métaphysique, et la métaphysique, d'après Carnap, n'est jamais qu'un art raté, de la « musique sans don musical », une « médiocre expression du sentiment de la vie », une affectivité détournée de l'ineffable. L'idée de mettre de la raison dans les valeurs, la religion, la morale, l'art, le droit, la politique, serait absurde, car « on ne peut pas constituer une proposition exprimant un jugement de valeur ». La condamnation s'étend donc bien au-delà de la métaphysique, à toute la philosophie extérieure à cette méthodologie déjà évoquée. Au nom de quoi ? D'une restriction de l'activité théorique à la recherche du vrai. Comme si la philosophie ne pouvait avoir de sens grâce à d'autres catégories que le couple vrai/faux réservé aux sciences.

Textes anciens que ceux de Carnap ?

Oui, car Wittgenstein<sup>1</sup> expliquait un peu auparavant (1921),

---

1. Loin de nous l'idée de réduire Wittgenstein à cette première doctrine, de négliger les « innombrables noyaux matérialistes » que E.E. Mari pointe dans le « second » Wittgenstein.

dans le *Tractatus logico-philosophicus* (6e section), que « l'éthique et l'esthétique ne se peuvent exprimer », que « le fait que le monde est, est mystique », qu'« il y a assurément de l'inexprimable », que « la juste méthode de la philosophie serait en somme la suivante : ne rien dire, sinon ce qui se peut dire, donc les propositions des sciences de la nature . . . , et puis à chaque fois qu'un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de signification à certains signes dans ses propositions », qu'il n'y a donc pas de philosophie à enseigner mais « cette méthode, seule rigoureusement juste », qu'enfin « ce dont on ne peut parler, il faut le taire ». Et Carnap reprochera même à Wittgenstein, à la fin de *La syntaxe logique du langage*, d'avoir parlé de . . . l'ineffable !

Textes anciens, nous dira-t-on, et qui ne représentent plus la pensée actuelle de leurs propres auteurs ou de leurs disciples.

Est-ce bien sûr ? L'ancienneté de ces proclamations n'est pas, à l'évidence, un argument en faveur de leur disparition. Leurs suites ou leur réactivation ne font pas défaut. En France, Jean Largeault parlait, en 1970, dans un ouvrage sur *Logique et philosophie chez Frege*, du « Recul de la philosophie » (p. 86-90), opposant la rigueur de la logique moderne à la désuétude de la philosophie, restreignant la valeur de celle-ci à sa tendance analytique. Au Canada, Yvon Gauthier, logicien qui s'affirme extérieur au logicisme néo-positiviste, n'hésite certes pas à dénoncer chez J.T. Desanti l'intention d'une « philosophie silencieuse » là où il faudrait être plus audacieux : mais de quel bruit philosophique s'agit-il ? de la « philosophie des sciences » du logicien lui-même, de ses propres œuvres que tous attendaient sans le savoir, car tout « le reste n'est que métaphysique » (Yvon Gauthier, in *Critique*, janvier 1978 ; sur le contenu de cet article nous nous exprimons ailleurs)<sup>2</sup>. En Autriche, l'écrivain Thomas Bernhard, « fils spirituel de Wittgenstein », poursuit aujourd'hui « l'aventure de son maître aux frontières des mathématiques et de la métaphysique » ; cet « héritage d'une dramatique fertilité » le mène au lieu du « mystique », « où se situerait Dieu ; c'est, disent les musiciens dodécaphonistes de l'École de Vienne, l'espace réservé à la musique qui va au-delà des mots en s'appuyant justement sur les chiffres ; c'est là

2. Voir *Réponse à Yvon Gauthier*, p. 189.

que naît l'œuvre d'art pour Thomas Bernhard » (cité d'après l'article de Nicole Casanova, dans *Le Monde* du 3 mars 1978).

Le néo-positivisme est mort sous son aspect de doctrine logique. Mais ses retombées idéologiques ne sont pas achevées. Elles sont sensibles sous trois grandes formes liées entre elles : la théorie des activités scientifiques relève du domaine scientifique lui-même ; les disciplines à vocation scientifique sont jugées selon des critères empruntés à la logique mathématique ; la philosophie, quand on lui reconnaît le droit à l'existence, se voit ouvrir les seules perspectives de la métaphysique ou de l'irrationalisme (à moins qu'elle ne se restreigne à une méthodologie des sciences, elle-même placée sous l'autorité de la logique mathématique). Ces trois positions, tout à fait vivantes aujourd'hui encore, réactivent en fait un héritage issu du scientisme ; et la restriction de la raison au domaine scientifique, et même à l'univocité de l'accord logique, a pour effet l'extension de l'irrationalisme en dehors. Loin que le néo-positivisme détruise cet irrationalisme qu'il dit parfois combattre, il le fortifie. Et si « Althusser et ses amis » peuvent être accusés d'avoir couvé certaines formes de cette explosion, c'est justement dans la mesure où ils sont aussi porteurs, à leur insu, de ce même scientisme, voire de la tentation de substituer les sciences aux idéologies, et non parce qu'il y aurait une parenté sourde entre leurs thèses philosophiques et l'irrationalisme ou le spiritualisme.

Les catégories de « science » et d'« idéologie » ne permettent pas, sous leur forme actuelle, d'intervenir avec une finesse suffisante dans les conflits engagés par l'existence de disciplines comme la linguistique, la psychanalyse, la psychologie, l'ethnologie, l'économie politique, le théorie des jeux . . . ; celles-ci répondent souvent bien aux critères de « science » qu'une épistémologie peut proposer. Les raisons de lutter pour ou contre telle ou telle de leurs entreprises ne peuvent en outre se limiter à considérer qu'elles sont des sciences ou des idéologies. Non plus que le soutien que nous apportons au matérialisme historique ne peut se limiter à dire toujours que c'est une science. L'escamoter, comme le font souvent les « sciences humaines », n'est pas seulement escamoter une science. Et il nous faut envisager que le soutien que les philosophies classiques apportaient aux mathématiques et à la physique n'était pas dû exactement à ce qu'elles étaient des sciences.

Pour extirper ce risque constant de scientisme, cette restric-

tion de la raison aux sciences, des sciences aux mathématiques, de la raison à l'accord rigoureux, que faut-il faire ? Il ne suffit pas de dénoncer les origines positivistes du scientisme. (Du reste, la doctrine d'Auguste Comte apportait des éléments nouveaux pour une histoire des sciences, la métaphysique y était aussi traitée comme la condition du travail scientifique, antiempirisme notable, ses questions y étaient pointées comme indices non d'un ineffable, mais de difficultés réelles qu'elles masquent). Il faut soumettre à un examen nouveau l'idée même de science. Abandonner peut-être cette recherche d'une essence mythique de la science qui permettrait de trier les vrais et les faux prétendants. Considérer que les critères de spécialisation, de rigueur, d'efficacité, d'interrogation expérimentale, ne suffisent pas à définir un domaine autonome comme scientifique. Les réactions de soutien ou de polémique rationnels vis-à-vis de telle entreprise de recherche théorique ne peuvent jamais être limitées à la prise en compte de ces critères sans faire intervenir l'insertion de ces recherches dans l'histoire contemporaine de la société.

C'est depuis que l'idée de science s'est précisée dans la direction actuelle, dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle, que la confiance dans les savants pour traiter rationnellement des problèmes de la société s'est évanouie, et que des philosophes ont confondu le manque de renfort scientifique avec une invitation à l'irrationalisme ou à la servilité vis-à-vis des sciences mathématico-physiques. À l'inverse, dans les périodes où la raison ne distinguait pas entre les valeurs et les faits, entre la philosophie et les sciences, les savants-philosophes représentaient une force d'intervention sociale plus efficace.

Est-ce à un retour vers ces périodes que nous tendons ? Certainement pas, puisque nous avons au contraire toujours dénoncé comme typiques de l'idéalisme ces philosophies qui visaient à jeter des ponts entre sciences et valeurs. Mais nous voulons maintenant consacrer nos recherches à dissiper les confusions qu'offrait l'expression de ce juste rejet : conserver les effets de jugement sur ces philosophies, tout en remettant en question l'idée de science. Remise en question accompagnée de celle de l'idée moderne de valeur, inaccessible à la raison raisonnante, impropre à l'idéologie rationnelle. Mais cet examen n'en doit pas moins conserver l'inappréciable progrès que constitue en revanche la position de valeurs comme distincte du déterminisme des sciences

mathématico-physiques. Toute raison, voire toute science, n'est pas constituée sur leur modèle : ce que nous suivons d'autre part en exposant la distinction fondamentale entre science physique (théorique et expérimentale) et science de l'histoire (théorique et pratique). (Cf. *L'histoire et la politique*, à paraître).

C'est donc à un examen critique des catégories de « science », d'« idéologie », de « valeur », que nous voulons convier, sans abandonner rien des effets pratiques de ces catégories. Examen déjà engagé par le thème de « formes philosophiques de fonctionnement des recherches scientifiques » ; poursuivi à propos d'une science de l'histoire ; prolongé bientôt sur un autre terrain : celui du statut de la philosophie.

Alors il faudrait ne pas aller voir ce qui se passe du côté de la logique, de peur de préférer des erreurs ? Il faudrait réduire le « savoir timide » au silence ? Attendre, laisser la parole aux logiciens sur le statut de la philosophie ? Déplorer qu'« Althusser, Badiou et Raymond » s'expriment à ce propos, comme le fait Y. Gauthier ?

Il faudrait accepter ces « interdictions philosophiques » ?

Et cela quand des logiciens se mêlent de parler de la philosophie en général ? de préférer des imbécillités sur d'autres sciences, comme l'histoire ou la linguistique ? sur la tradition philosophique ? Imbécillités prononcées gravement sous le masque de la rigueur logicienne, en son nom. On nous dira : ne confondez pas ces philosophies de la logique et le travail des logiciens. Nous le voudrions bien, mais comme ces doctrines ont été diffusées, restent diffusées *à partir* de ce travail, par des logiciens, sans être récusées par des techniciens, alors il faut supposer qu'elles participent elles-mêmes au fonctionnement de ce travail.

Ces doctrines restreignent la philosophie à la rationalité scientifique. Elles confondent celle-ci avec celle des sciences mathématiques et physiques. Elles divisent ces dernières en science formelle vide et en connaissances empiriques appliquées.

La philosophie ne devrait pas réagir à cela ? Cela qui est *aujourd'hui* diffusé par des manuels d'épistémologie issus des États-Unis ?

Réagir à cette effarante place faite à l'irrationalisme, à l'inef-

fable, en morale, en religion, en art, en droit, en politique, au nom de la raison. De la raison qui ne serait que logicienne. C'est bien le rationalisme qu'il faut défendre, mais un rationalisme qui ne soit limité ni à la logique ni au scientisme. Car ce sont ces limites qui provoquent l'irrationalisme.

Réagir donc contre cette restriction du langage à l'univocité vide de la logique.

Réagir contre une restriction qui est autant *politique* que philosophique. Car affirmer que le « logos » doit faire l'accord des esprits pour exister revient à évacuer le débat, la pluralité hors de la raison. Il y a un *terrorisme* feutré dans cette doctrine, terrorisme contre la pluralité de la raison. L'hôpital psychiatrique pour le contestataire est contenu dans cette incapacité des *logiciens* à accepter que la raison ne soit pas uniquement leur propre route. Et l'on voit en effet déjà chez Carnap, en 1931, affleurer le thème répressif au nom du libéralisme et non du bolchevisme : la musique apaise les mœurs, il faut régler les débats, c'est-à-dire, pour lui, les *passions*, par l'harmonie affective — un sédatif en somme . . .

Popper est distinct de cette position néo-positiviste. Nous pouvons débattre de ses thèses au nom de sa propre conception de la philosophie. Il n'y a pas de terrorisme poppérien. C'est essentiel. Popper accorde droit de cité à une rationalité philosophique qui ne soit pas scientifique. Même s'il a des difficultés à définir son statut autrement que par la métaphysique. C'est-à-dire des difficultés à ne pas dépendre de l'alternative néo-positiviste entre « science et métaphysique ». Popper a ouvert une faille dans l'édifice du néo-positivisme, à nous d'y enfoncer un coin.

Or tel spécialiste de logique mathématique (Jacques Bouveresse, par exemple, toujours dans *Critique*, août-septembre 1974) a attaqué la conception althussérienne du matérialisme historique, plus particulièrement de l'histoire des sciences, au nom de Popper, que « les épistémologues qui se veulent matérialistes » feraient mieux de « connaître et [de] discuter ». Du haut d'une compétence logicienne, d'une technicité qui se veut neutre, voici des marxistes traités de snobs, de mondains, de provinciaux de Paris, de parisiens de la Rive gauche . . .

Excellente occasion pour nous de montrer, explication de texte rigoureuse à l'appui (d'un texte que nous connaissions tout de

même), que l'accusateur manque surtout de . . . rigueur quand il parle de l'histoire — et Popper avec lui, mais Popper, lui, ne prétendait pas d'abord à cela. L'accusateur se montre un spécialiste du raccourci saisissant quant à « Althusser et ses amis » : chez eux la politique tient lieu de philosophie et devient un « argument de vente », le souci d'un discours juste a remplacé celui de comprendre ce dont on parle . . . (Encore dans *Critique*, février 1978).

Excellente occasion, au sortir de cette petite confrontation, de revenir sur l'utilité négative du néo-positivisme pour les marxistes : si le philosophe se refuse à la recherche métaphysique de la vérité, s'il croit en l'existence d'un lieu propre à la philosophie, d'un lieu où son discours ait droit de cité — alors, il doit être capable d'exhiber, face à la critique néo-positiviste, d'autres catégories que celles du vrai et du faux pour juger des propositions philosophiques. Le néo-positivisme a contraint Heidegger à chercher une autre catégorie de vérité. Il doit contraindre le matérialisme à trouver d'autres catégories pour la philosophie que celle de la vérité. Nous avons commencé à parler de celle de justesse, nous y reviendrons.

On pourrait objecter à cette polémique : ces philosophes logiciens que vous attaquez, aux attaques desquels vous répondez plutôt, ne partagent-ils pas parfois vos engagements idéologiques, politiques, sans accompagner votre engagement philosophique ?

Individuellement, c'est possible. Mais leurs écrits, leur propagande philosophique, sont bien distincts de leurs positions politiques individuelles. Celles-ci assurent qu'on peut discuter avec eux, s'accorder peut-être. Ceux-là doivent être combattus, car l'*anti-marxisme à masque de gauche* est un fidèle allié de l'*anticommunisme à visage philosophique* des « nouveaux philosophes », un fidèle allié des idéologues de la droite.

Nous avons indiqué, dans *Le passage au matérialisme*, les principaux rôles que nous attribuons à la philosophie : assimilation, exploitation et formes de fonctionnement des activités scientifiques. Les deux premiers sont beaucoup plus généraux que le dernier. Celui-ci assure la liaison des recherches théoriques avec l'histoire sociale. Mais les assimilations et les exploitations seules assurent d'une part les relais entre les sciences et les idéologies, d'autre part la possibilité même des formes de fonctionnement.



Nous voulons aujourd'hui revenir brièvement sur ces thèmes. Le lieu original de l'activité philosophique matérialiste peut être vraiment situé ici. D'abord, sans doute, dans la critique rationnelle des idéologies au nom des sciences contemporaines. Mais cela ne suffit pas : car mettre de la raison dans les valeurs, exigence fondamentale de toute philosophie matérialiste, n'implique pas que cette raison soit la raison scientifique. Celle-ci n'est déjà pas unifiée des mathématiques à l'histoire. Mais elle ne permet jamais de légitimer des valeurs, Poincaré le disait à bon droit. Il faut donc :

- admettre que d'autres types de rationalité, proprement philosophiques, existent en dehors des sciences, et les définir ;
- donner à la philosophie la fonction de dénoncer les passages indus, opérés par des savants ou d'autres, entre une rationalité scientifique particulière et une rationalité philosophique. Les sophismes en cause sont à la lisière des sciences et des conceptions du monde, mais souvent enveloppés dans un système qui masque la lisière. Fonction donc marginale de la philosophie, qui risque de décevoir les savants comme les idéologues, de décevoir ceux qui n'aperçoivent pas l'originalité du lieu philosophique — faute du reste que les philosophes aient souvent su le délimiter eux-mêmes.

C'est à cette tâche, qui n'est ni théorie de la connaissance, ni philosophie des sciences, ni histoire des sciences insérée dans l'histoire générale, que nous voulons consacrer notre pratique matérialiste de la philosophie. Tâche qui entraîne des interrogations sur la diversité des types de sciences, en particulier sur le statut de celles, comme l'histoire, qui offrent une liaison entre théorie et pratique que la physique et la biologie n'offrent pas. Mais aussi des interrogations sur les rationalités morales, juridiques, politiques, . . ., distinctes des rationalités scientifiques.

Le cours que nous avons entrepris cette année à l'E.N.S. concerne exactement ces problèmes : savoir pourquoi Marx parle de victoire *inévitabile* du prolétariat ; savoir, ce qui est différent, pourquoi le général Giap dit et répète, dans la tradition léniniste, que « la guerre de libération du peuple vietnamien a été victorieuse, *parce qu'* elle était une guerre juste ». »